

LIVRES DE POCHE

Carnets de glaciation

L'étonnante chronique de la vie brisée de Jan Zabrana (1931-1984), écrivain tchèque victime de la répression de l'après-« printemps de Prague »

TOUTE UNE VIE

de Jan Zabrana.

Edition établie, annotée et présentée par Patrick Ourednik, traduit du tchèque par Marianne Canavaggio et Patrick Ourednik, éd. Allia, 158 p., 6,10 €.

Journal de captivité intérieure d'un écrivain tchèque persécuté, *Toute une vie* fait partie de ces chefs-d'œuvre méconnus qui continuent de nous parvenir de la nuit totalitaire. Ou plutôt « *post-totalitaire* », ainsi que Vaclav Havel qualifia les deux décennies qui suivirent l'écrasement du « printemps de Prague » en 1968. C'est en effet sur la période dite de la « *normalisation* » que portent les extraits qui composent l'édition française de *Toute une vie*.

« *J'ai enfin acquis la certitude qu'il est possible de courir tous les risques de la liberté – mais que celui de son absence n'est pas supportable.* » Ainsi s'ouvre cette étonnante chronique d'une existence brisée par le communisme. Car Zabrana ne consentira pas au moindre compromis, ni avant ni après l'échec du « socialisme à visage humain », alors que le Parti se portera à l'avant-garde de la médiocrité, de l'obéissance et de la peur.

« VIOLENCE CIVILISÉE »

A cet égard, ces carnets recèlent aussi une très subtile description de la répression qui, dans les années 1970, réduira au silence tout ce que la culture tchèque comportait d'esprits indépendants. Jamais en effet, dans l'ex-Bloc de l'Est, la méthode de la persécution matérielle n'avait été appliquée sur une aussi vaste échelle. Or cette « *violence civilisée* », selon la formule de l'essayiste Milan Simecka, demeure un chapitre encore trop oublié de l'histoire européenne récente. Comment donc s'y prenait-on pour broyer les âmes sans plus les expédier au goulag ? C'est très simple, explique Zabrana : « *Aujourd'hui, ils se débarrassent des gens administrativement, en silence – en les précipitant dans les soucis matériels chroniques, en les renvoyant de leur travail chaque fois qu'ils en trouvent un. Ça use un homme en quelques années, ça l'écrase, ça l'abat définitivement. Et pourtant, rien ne lui est arrivé. S'il les accusait un jour de l'avoir congédié*

illicitement, ce serait ridicule » – et cela le restera après 1989.

De fait, cette technique va se révéler d'une redoutable efficacité. Il y aura ceux – la majorité – que le pouvoir parviendra à acheter au prix d'une loyauté formelle, moyennant l'illusion de conserver une certaine décence dans leur vie privée, et éventuellement la perspective de la terminer « *aux frais de l'Etat, dans le confort approximatif d'un hospice de vieillards* ». Et puis ceux qui, à l'instar de Zabrana, se verront condamnés à écrire pour leurs tiroirs. C'est ainsi que la cité de Kafka devint la première au monde où les laveurs de carreaux étaient philosophes, les historiens chauffagistes et les philologues conducteurs de bulldozers.

là, bien déterminé à refuser un programme qui transforme les humains en « *bêtes non pensantes ou en champion de la duplicité abjecte et pourrie* ». D'où quelques pages d'une irrésistible férocité. La culture tchèque d'après-guerre ? Des « *générations de cons versifiant* » qui « *s'adonnaient à la divinisation de l'avenir* ». Ses « *confrères* » ? Des littérateurs qui « *font bien gaffe à ne pas ouvrir tout à fait les yeux* » car sinon ils ne publieraient plus rien. Tel écrivain soviétique en vogue ? « *Vozniessenski, Evtouchenko : deux fesses du même cul.* »

Tout cela se serait passé « *quelque part là-dérrière* » (Kundera) et ne nous concernerait plus ? Pour notre inconfort, Zabrana avait malheureusement compris que le com-

BIOGRAPHIE

Jan Zabrana est né en 1931 dans une petite ville de Moravie (Tchécoslovaquie). Après l'arrivée au pouvoir des communistes en 1948, sa mère, députée sociale-démocrate, est condamnée à dix-huit ans de prison pour « haute trahison ». Lui-même se voit interdire l'accès à la faculté de lettres classiques pour « *inaptitude politique à l'étude* ». Orienté vers une autre filière, il est définitivement exclu de l'université en 1952, tandis que son père est à son tour condamné à dix ans de réclusion. Jan Zabrana travaillera dès lors dans une usine de wagons de chemin de fer, avant de devenir traducteur du russe et de l'anglais. Profitant de la libéralisation culturelle des années 1960, il publiera trois romans policiers et autant de recueils de poésie. La version tchèque de son journal, retrouvé après sa mort en 1984, *Toute une vie*, publiée en deux volumes en 1992, compte plus d'un millier de pages.

« On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs » : Jan Zabrana appartient, lui, à cette génération qui va vite comprendre ce que signifie être un œuf cassé. Son intransigeance ne s'en trouvera que renforcée. L'auteur de *Toute une vie* ne voit en effet pas du tout pourquoi il devrait se réconcilier avec ceux qui l'ont étouffé, dépouillé de sa jeunesse et finalement privé de « *toute forme d'existence humaine* ». C'est dire si ce journal, au ton souvent désespéré mais jamais aigri – le fameux humour noir des Tchèques – constitue en même temps une immense leçon de courage et d'intégrité. Zabrana a beau dire qu'il ne cesse de « *marquer pour le camp des vaincus* », il a beau se définir comme un homme mort depuis longtemps – « *ma mort est derrière moi... Là-bas, quelque part dans les années 1950* » –, c'est bien un « vivant » debout qui nous revient

munisme tardif réalisait comme la rencontre inédite de la dictature et de la société de consommation. « *L'ego de la vanité, l'ego de la camelote, l'ego de l'abâtardissement général* » : voilà, à ses yeux, l'hydre du XX^e siècle « *qui a englouti tout ce qui était encore viable* ».

Par cet esprit de résistance, Jan Zabrana, qui n'était pas plombier mais ajusteur mécanicien, vient nous rappeler quelques-unes des valeurs fondamentales qui firent à un moment donné la grandeur de la culture européenne. Une culture qui situait sa tâche la plus haute dans l'avènement d'une vie pour la liberté, et non pas dans l'entretien d'une vie bornée par l'horizon de sa piètre subsistance. « *Je n'ai jamais admis leur victoire, dit-il. Je n'ai jamais reconnu ma défaite.* » Nous pouvons nous en féliciter. Nous pourrions avoir honte.

Alexandra Laignel-Lavastine